

Une saison en prison

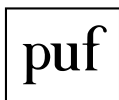
« PERSPECTIVES CRITIQUES »

Collection fondée par Roland Jaccard,

dirigée par Laurent de Sutter

Coralie Camilli

UNE SAISON
EN PRISON



Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN : 978-2-13-089110-9

ISSN : 0338-5930

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, septembre

© Presses Universitaires de France

5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

Une saison en prison

Appartement 704
Predear Court Morishita Terrace 1
– chôme -3-7 Chitose
Sumida City
Tokyo, 130-0025
Japon

L'été se finissait dans la capitale tokyoïte. Les immenses rues grises du quartier de Roygoku – où j'habitais – étaient frappées d'une chaleur mercuréenne, piquante, insupportable, et le béton asphalté renvoyait le moindre rayon perçant du soleil du mois d'août.

Les Japonais paraient à cette canicule par divers moyens : petits ventilateurs portatifs,

chapeaux énormes, éventails bariolés, arrêts sous des passages ombragés saturés de piétons, petits seaux d'eau glacée devant les maisons, placés là pour s'asperger au hasard d'une marche trop rapide : l'inventivité s'exacerbe parfois dans les jours les plus durs, et parfois aussi, par une solidarité collective qui ne se dit pas.

Chacun partage la même peine, en silence, avec dignité et résignation.

Pour moi, qui habitais le quartier pour toute la saison d'été, la peine était double, car à la canicule estivale se rajoutaient les entraînements intensifs : les dates des combats de boxe se rapprochaient, et je me trouvais au Japon pour cela.

Sumida-Ku est l'un des vingt-trois arrondissements spéciaux de Tokyo. L'arrondissement a été fondé le 15 mars 1947 par la fusion des arrondissements de Honjo et Mukojima. Il se compose de trois quartiers principaux : Kinshicho, Ryogoku et Honjo. L'arrondissement est traversé de part en part par le fleuve Sumida, cours d'eau japonais qui traverse le nord-est de Tokyo,

et qui se trouve surplombé, près de l'appartement que je louais, par l'immense pont Yotsugi.

C'est la ligne « Cho-Sobu » qui desservait dans le quartier les gares les plus proches, étranges lieux où l'on croisait des sumos, des mouettes et des piétons : le quartier avait ainsi des airs, en pleine canicule, de petit port balnéaire malgré l'immensité des constructions qui écrasaient, dans les rues surchauffées, les dernières petites maisons traditionnelles, les nombreux onsens, et les anciens temples Shinto.

Appartement 704
Predear Court Morishita
Terrace 1 – chôme -3-7 Chitose
Sumida City Tokyo, 130-0025 Japon

C'est là, à cette adresse précise du bout du monde, en plein été, dans ce quartier triste et tranquille, qu'un matin du mois d'août, huit policiers sont venus me signaler à la première heure du jour mon état d'arrestation.

Je n'aurais jamais retenu par cœur cette adresse étrangère, solennellement exacte, absurdement longue, si je n'avais pas eu à la répéter devant le juge d'instruction des centaines de fois, durant le mois qui aura suivi.

L'arrestation

Menottée, les mains attachées à la taille par une ceinture, je reste sans voix. La voiture de police est conduite avec rapidité et urgence. Il est tôt dans la capitale nipponne, le soleil n'est pas tout à fait haut dans le ciel. Un matin clair et bleu. Un policier m'a signifié en me montrant un papier en japonais que je suis arrêtée, et on m'a confisqué mon téléphone, mon passeport, mon sac à main. La voiture roule en silence au travers des rues tokyoïtes, je reconnais quelques lieux familiers, là où l'on s'entraînait, là on faisait les courses, là où je me baladais – et j'ignorais que je ne reverrai pas ces lieux. « Où va-t-on ? Pour quel motif ? Combien de temps ? » Mon

japonais est de niveau conversationnel, mais personne ne répond. Au dehors et à travers les vitres de la voiture, j'aperçois des passants, en vélo ou à pied – eux sont encore des sujets. Une identité, une destination, des proches à rejoindre – je perds tout cela à une vitesse encore plus grande que celle de la voiture dans laquelle je me trouvais enfermée.

Arrêt au commissariat de l'arrondissement. Des inspecteurs me donnent une tenue de prisonnière, de l'eau chaude, me questionnent durant des heures avec insistance. Difficile de prendre cela au sérieux. Pourtant la situation l'est : on m'accompagne jusqu'à l'intérieur des toilettes, on me requestionne, filmée cette fois-ci, on prend mes empreintes, des photos de profil et on effectue une analyse ADN.

L'enquête est en cours.

Un avocat ? Non. Un traducteur ? Plus tard. Des explications ? En japonais. Et sommaires.

Toujours menottée, un véhicule blindé aux vitres fumées (intérieures et extérieures) me conduit maintenant dans un centre de détention. Plus d'une heure de trajet, il fait

nuit désormais, et impossible de repérer quelques panneaux indicateurs sur la route : j'ignore où l'on m'emmène, ni pour combien de temps.

Arrivée enfin au centre de détention, on me fouille, me place dans une cellule de quelques mètres, et les règles de conduite me sont rapidement explicitées. Seule la langue japonaise est autorisée, le français et l'anglais me sont interdits ; aucune sortie de la cellule. Pas de balade, de réfectoire, tout est emmené dans la cellule ; celle-ci est composée d'un tatami, et d'un bol dans un coin, pour les besoins. Il n'y a pas de fenêtres sur l'extérieur. Rien aux murs, d'ailleurs il n'y en a pas, ce sont des barreaux : nous sommes à la vue de tous. Un néon est allumé jour et nuit au plafond. On doit baisser la tête face aux surveillantes qui viennent nous observer toutes les vingt minutes. Interdiction de trop bouger, interdiction de parler, pas de visites, pas de lettres, pas de coups de fil, pas de médicaments, pas de livres, pas de marche. La douche ? Une fois par semaine. La sévérité est poussée jusqu'à l'absurde : les jours de

pluie ou de typhon (courants au Japon), les douches sont reportées, les miroirs semblent être dangereux ces jours-là. Interdiction de demander pourquoi. Les repas sont servis à six heures du matin, à onze heures et à cinq heures, ils sont chronométrés à 13 minutes et se composent d'eau et de riz.

J'apprendrai bien plus tard que ce lieu s'appelle Tokyo Wangan Police Station : l'endroit semblait se trouver plus près des eaux frontalières de la Russie que de Tokyo.

Ainsi commençait la saison estivale. Celle de l'enfermement, celle où les jours et les semaines se ressemblent et ne passent pas, celle où le temps cesse : « saison en enfer », aurait dit Rimbaud. Saison à part : car les quatre saisons se suivent, sont faites de changements, de successions, de différences, de passages. Mais me voilà là où les saisons s'arrêtent, où tout s'arrête.

On se demande en philosophie depuis des siècles si le temps est objectif ou subjectif, question traditionnelle où deux écoles s'affrontent : le temps objectif est précisément celui des saisons, des montres, de la